

**LES HIVERNANTS SUR LA COTE  
D'AZUR A LA BELLE EPOQUE**

**Marc BOYER**

En 1904, Beausoleil était érigée en commune. A l'occasion des Journées du Patrimoine, la ville et ses habitants veulent évoquer ce passé. Il y a cent ans, cette partie de la Riviera commençait à s'appeler la Côte d'Azur. L'hiver dans le Midi, c'est-à-dire la migration pour six mois de riches oisifs, atteignait un niveau jamais atteint. Souffrant de la guerre de 1914, puis de la crise de 1929, nos ancêtres qualifièrent cette période de Belle Epoque. Elle ne le fut pas certes, pour tout le monde, mais elle l'avait été pour la minorité de privilégiés cosmopolites qui séjournèrent ici pour la longue saison un phénomène socioculturel exceptionnel dont on ne savait pas alors qu'il atteignait son apogée. Epoque d'espoirs aussi pour tous ces immigrants qui voulaient tenter leur chance de travailler et vivre mieux en s'installant aux portes de la Principauté de Monaco.

Le professeur Ralph Schorr met en relation le département des Alpes-Maritimes et la Belle Epoque. J'introduis l'élément moteur que sont les hivernants. L'originalité tient en la confrontation de ces vocables et des réalités qu'ils recouvrent.

### • Invention de l'hiver dans le midi

L'hiver dans le Midi, le tourisme, la Côte d'Azur sont autant d'inventions. J'ai tenté de le montrer dans plusieurs ouvrages auxquels je me permets de renvoyer<sup>1</sup>. Rappelons que la beauté de notre Côte est plus un acquis qu'une donnée, que la migration ludique qu'elle soit celle des oisifs riches (XVIIIe-début XXe) ou des masses, aujourd'hui est une novation culturelle devenue une pratique ancrée plus qu'un besoin. Bref le tourisme et ses diverses formes saisonnières ont été inventés. La plupart de ces inventions furent britanniques et datèrent du XVIIIe siècle : j'ai proposé d'appeler Révolution touristique cet ensemble de découvertes élitistes de lieux et de pratiques qui procuraient une distinction ostentatoire.

Parmi les inventions de tourisme saisonnier, après la saison d'été aristocratique des bains de l'Océan et des spas, se trouve l'hiver dans le Midi. Ses origines se situent dans les années de paix après 1763 : Hyères et Nice bourgades jusque là peu connues sont découvertes par quelques Britanniques. Cette longue saison qui dure d'octobre à avril devait connaître au XIXe une grande dispersion et atteindre à la Belle Epoque son apogée.

Cette longue résidence oisive était dans la lignée d'une pratique moins « ciblée », le séjour des rentiers dans des villes réputées comme « health places » en Italie centrale ou dans la France du Sud. Ce qui fut privilégié après 1763, c'est un choix de lieux au climat très doux, à la végétation exceptionnelle le vert conservé tout l'hiver, les fleurs et le mythique oranger. Il y avait déjà à Hyères le jardin du Roi ; plusieurs de ces lieux nouveaux bientôt revendiquèrent d'être l'Eden, ou le Jardin des Hespérides. Cent cinquante familles anglaises hivernaient à Nice à la veille de la Révolution et cinquante à Hyères. Elles arrivaient en octobre pour repartir en avril, menaient une vie paisible, s'installaient à l'écart de la ville indigène ; dans leur vie calme, la promenade était l'activité principale. Tout cela est connu, de même que le premier nom attribué, *la Riviera*. On discute encore sur les primautés et les motifs : quelles furent les premières villes d'hiver et pourquoi ces choix ? Ce débat a-t-il d'ailleurs grand intérêt ? Ne vaut-il pas mieux souligner le rôle des gate-keepers, ces personnalités à la marge qui découvrent lieux et pratiques et le font savoir, ainsi le Dr Tobias Smolett pour Nice et ensuite les *stars* dont la venue vaut consécration : ainsi les membres des familles royales hivernantes.

Le processus est toujours l'invention de caractère ostentatoire. On croit, on dit qu'on a trouvé mieux. Le succès est largement affaire de mode, même si au XIXe siècle le discours dominant tenu notamment par les médecins grands auteurs de guides et traités sur le *bon usage de l'hiver* apporte des arguments scientifiques pour justifier l'hivernage parce qu'il y a

---

<sup>1</sup> Marc Boyer, *Histoire de l'invention du tourisme dans le Sud-Est XVIIIe-XXe*, éd. de l'Aube, 2000 et *L'invention de la Côte d'Azur. L'hiver dans le Midi*, éd. de l'Aube, 2002.

grande vertu au changement d'air (dit le phthisique Laennec) et que tel lieu est propice à soulager les maux et restaurer les santés.

Ces lieux d'hiver qui s'ajoutaient à Hyères et Nice furent :

-Cannes découverte par hasard en 1834, par lord Brougham and Vaux ; un *has been* en fait ; il avait été Chancelier d'Angleterre. Il inventa un nouveau mode de passer l'hiver : chez soi ; il se fit construire à son goût une villa et ses amis l'imitèrent.

-puis le Cap d'Antibes et les caps aristocratiques : Ferrat et Martin.

-Menton découvert, vanté par le Dr Bennett, grand auteur de guides, qui s'y installa.

-Monte-carlo, création ex nihilo du prince Charles III qui y plaça un Casino exceptionnel par ses dimensions (une construction de Garnier), ses jeux d'argent, ses activités culturelles.

-les collines aristocratiques caractérisent la seconde moitié du XIXe : Cimiez, Californie puis Cannes, Costebelle près Hyères.

-Saint-Raphaël, Tamaris...

Arrêtons la liste... Notons du moins qu'il n'y a pas de continuité géographique dans les créations, que cela ne précède ni ne suit l'arrivée du chemin de fer. L'a-priori de Régis Debray sur le rôle fondateur des moyens de communication ne résiste pas à la critique historique... Remarquons aussi que ces villes d'hiver sont séparées par des grands hinterlands sans tourisme, que les créations ne se limitent pas à la Provence, passent la nouvelle frontière, avec les nouvelles villes d'hiver des *Riviera di Ponante et di Levante*. Et surtout que l'hiver dans le Midi n'est pas exclusivement méditerranéen. Loin de là ! Dès les années 1830, *Pau* s'est imposée comme *ville anglaise* type pour l'hiver, puis vinrent Arcachon et Biarritz, Madère, Estoril et Cascaïs... La diaspora du phénomène est de plus en plus grande au fur et à mesure que l'on s'avance dans le XIXe siècle jusqu'à atteindre le fond de l'Adriatique (Opatija), la mer Noire (Yalta, Scotchi), l'Egypte (Alexandrie).

Et c'est à ce moment-là, fin XIXe, début XXe, qu'apparaît puis s'impose le nouveau terme de Côte d'Azur.

### • Invention de la Côte d'Azur

La Côte d'Azur est le titre d'un ouvrage publié en 1887 par Stephen Liegeard. En quelques années le terme s'imposa pour désigner une région thématique qui, proche de la Méditerranée, entre Marseille et Gênes, constitua un ensemble tout à fait discontinu de villes d'hiver et de bourgades, pas toutes au bord de la mer, beaucoup encore inconnues.

Ce succès du vocable, à la Belle Epoque, ne peut être attribué au renom d'écrivain de Stephen Liegeard . Ce piètre écrivain qui espérait entrer à l'Académie Française et n'y parvint point, ne trouva jamais de lecteur. Ce Bourguignon qui comme sous-préfet à Carpentras inspira A. Daudet pour *Le sous-préfet aux champs*, avait fait un riche mariage et était maître de forges et député de la Moselle. Sous la IIIe République, il fut partisan du protectionnisme. Il possédait à Dijon le très bel hôtel Aubriot et s'était fait construire à Cannes dans le quartier de la Croix des Gardes une belle villa où il hivernait régulièrement. En 1925, il mourut tout à fait oublié ; il était presque centenaire !

Alors on se souvint qu'il avait inventé un terme nouveau, sans en avoir nettement conscience. Son livre, comme d'autres le firent avant et après lui avait juxtaposé les descriptions sans dire pourquoi il commençait ici et arrêtait là. Le terme de Côte d'Azur s'imposait, écrivait-il : « Au souffle de la volonté du grand public se sont fondues comme neige au soleil les dénominations exactes ou surannées du Littoral méditerranéen, Corniche, Riviera ou plages liguriennes et sur la place restée vide s'est installé, par droit de conquête ce vocable imagé et rapide, plus vrai encore que poétique : la Côte d'Azur. Ainsi s'intitule désormais le pays de la mer bleue, du soleil et des fleurs ».

Plusieurs ouvrages qui se voulaient poétiques et qui collectionnaient les clichés tentèrent de faire partager l'enthousiasme de Stephen Liegeard. Celui-ci, qui ne fit la promotion d'aucune station nouvelle – ne fut, de son vivant qu'un héraut, parmi d'autres, de la qualité exceptionnelle du climat et de la végétation du pays des villes d'hiver. D'autres termes avaient été proposés ; ainsi l'archiviste des Alpes-Maritimes, Henri Moris, lui aussi homme de l'Est, avait publié en 1900 *Au pays bleu. Alpes-Maritimes*. On voit bien l'objectif des uns et des autres : unifier le département de part et d'autre du Var, contrecarrer les velléités autonomistes de l'ex comté de Nice, justifier l'engouement des hivernants pour cette région en mettant l'accent sur la qualité de la lumière, le bleu du ciel et de la mer, une image de parades plus qu'une identité historique.

La Belle Epoque consacra la Côte d'Azur, la réalité, le vocable. Le mérite en vint aux guides d'abord, aux politiques niçois ensuite. Dès la fin du XIXe siècle, la collection des guides Joanne, publiée par Hachette, adopte le terme Côte d'Azur pour ces grands volumes rédigés par le grand géographe O. Reclus. La production touristique française se distingue de celle de Murray et de Baedeker qui conservent Riviera ou Italie.

La consécration institutionnelle vient d'abord du Syndicat d'Initiative de Nice qui, à partir de 1904, publie son *Guide* annuel sous le titre *La Côte d'Azur*, lequel ouvrage décrit les villes d'hiver de Hyères à Menton. En 1913, Robert de Souza, un Niçois de grand talent fait la leçon aux Niçois pour qu'ils sachent garder le charme de leur ville-jardin ; son livre de 518 pages s'appelle *Nice, capitale de l'hiver*. Nice ainsi n'est plus une ville isolée, mais une capitale d'une région thématique.

Les Niçois de la Belle Epoque prennent conscience que les hivernants, tous ces riches étrangers venus de toute l'Europe, Russie comprise et même de l'Amérique, transforment leur ville pendant plus d'une moitié de l'année. Nice n'est pas un port qui compte ; elle n'est pas encore très peuplée (143000 hab. en 1911) ; sa qualité de chef-lieu des Alpes Maritimes manque de prestige ; malgré les suggestions de Raoul Blanchard, elle ne se sent pas être capitale des Alpes du Sud parce que ces Alpes de Provence sont bien pauvres et qu'avec la Côte d'Azur, Nice a plus de prestige que Grenoble la capitale des Alpes du Nord.

En 1928, le nouveau maire de Nice, Jean Medecin entend promouvoir sa ville. Il l'appelle toujours Nice Côte d'Azur. Jamais le maire de Nice ne devait admettre que la ville puisse dépendre d'une capitale qui serait Marseille. Les Niçois et les habitants des Alpes-Maritimes et sans doute d'autres au-delà se sentent azuréens. La création des régions n'a pas affaibli ce sentiment d'appartenance. De même que la Savoie, en Rhône-Alpes, continue de se penser comme entité différente, de même la Côte d'Azur en Provence-Alpes-Côte d'Azur. Mais, ici, il s'agit d'une région thématique.

C'est à la Belle Epoque que sont établis les caractères fondamentaux de cette région qui n'est ni historique, ni administrative, qui ne comprend qu'une partie du département des Alpes Maritimes et déborde sur celui du Var au moins jusqu'à Hyères. La Côte d'Azur de la Belle Epoque est celle des hivernants sans soucis. Aucune difficulté pour arriver ; des trains de luxe les amènent ; il n'y a pas de formalités douanières. Le cadre est bien fixé : cette région thématique a un paysage composite où les espèces importées, multipliées dans les jardins spécialisés (au Cap d'Antibes, à Hyères) font le décor le plus visible, d'un exotisme enchanteur.

*Winter in the South*, comme disent les Britanniques, premier groupe d'hivernants, est un plaisir esthétique, celui de l'Eden retrouvé, un bien être sanitaire, une santé que l'on restaure ou qu'on espère retrouver, une fête permanente, une ambiance mondaine, une douceur de vivre. Les auteurs de l'époque insistent sur ces divers traits : Reclus dans son *Guide* parle surtout du paysage, Jules Romains dit la douceur de vivre dans un volume des *Hommes de bonne volonté* ; de L. Bertrand à Paul Augier et Max Gallo, c'est une nostalgie

Belle Epoque qui se dégage, celle des princes russes sur la Côte d'Azur et de tous les souverains hivernants... avant 1914.

En 1905, le Guide Sarty avait un chapitre intitulé *La Vie mondaine*, montrant les mois d'hiver cette région attirant de tous les pays civilisés une foule d'étrangers que l'on a bien baptisés de nom d'hirondelles d'hiver parce qu'ils reviennent toujours et dont la plupart arrivent ici sous prétexte de santé, mais en réalité pour leur plaisir... »<sup>2</sup>.

### • Apogée de la Côte d'Azur hivernale

L'hiver dans le Midi est « une histoire d'hier, une histoire close » écrit Maurice Agulhon dans la Préface qu'il donne à mon ouvrage *L'invention de la Côte d'Azur*<sup>3</sup>. Cela avait commencé par la découverte de Nice et Hyères vers 1763-1780 ; échelonnés pendant un siècle et demi, une série d'inventions avait façonné ce phénomène socio-culturel et donné ses traits à la région thématique qui trouve aussi son nom à la Belle Epoque. La roche tarpéenne, on le sait, est proche du Capitole ; de même les plus brillantes années de la Côte d'Azur hivernale 1925-30 furent suivies de la terrible crise de 1929 et d'un inexorable déclin.

Il avait fallu d'abord découvrir les charmes durables du climat méditerranéen pendant l'hiver, y ajouter peu à peu une végétation exotique, y planter un décor urbain nouveau ; des faubourgs élitistes, des presqu'îles et des collines préservées assuraient une ségrégation élitiste avec une nouvelle sociabilité de proximité que décrit si bien, dans sa *Correspondance*, Mérimée, hivernant à Cannes et venant en voisin profiter quelques jours de Nice, « salon d'hiver de l'Europe ». Les « ouvriers de voies culturelles », les *gate-keepers* du tourisme avaient promu d'abord la résidence hivernale en meublés, puis l'édification de villas, châteaux éclectiques pour des villégiatures de six mois. Pionnière, la villa Eleonore-Louise de Brougham. L'épanouissement de cet art nouveau se fit à la Belle Epoque, entre l'édification de la villa Ephrussi de Rothschild et de la villa Kerylos, près de Villefranche et, d'autre part, la construction à Hyères de la villa de Noailles.

De plus en plus nombreux à la Belle Epoque, les hivernants toujours aussi riches ont amené la construction de nouveaux modes d'hébergement : les palaces. A la même époque, les stations d'été, thermales et balnéaires, connaissaient d'identiques édifications ; rien d'étonnant, il s'agissait des mêmes touristes. La construction des Palaces avait commencé à Cimiez avec l'Hôtel Regina qui établit un record avec 450 chambres ; la venue de la reine Victoria lui valut consécration. D'autres promoteurs audacieux, d'origine étrangère, continuèrent : le Winter Palace avec l'Egyptien Agid, le Riviera avec les Suisses Emery. Sur la promenade des Anglais furent édifiés en quelques années le Majestic (1908), le Negresco (1912), le Ruhl (1913).

Nice ne fut jamais seule, et pas toujours pionnière. En matière de palace, l'Hôtel de Paris de Montecarlo prima. Menton eut tôt ses palaces ; à côté le Grand Hôtel du Cap Martin (1895) qui hébergea Sissi fut une gloire de la Belle Epoque. Et au début XXe siècle le Riviera Palace de Beausoleil dominait Monaco. Moins précoce, à Cannes, la création des palaces dura plus longtemps : avant 1914, il y avait eu notamment le Carlton ; dans les années 25-30, Cannes fut la seule ville d'hiver où se construisirent encore des palaces : le Martinez, le Miramar, le Majestic. Voisinaient tous les styles dans ces constructions d'établissements de vastes dimensions très adaptés aux longs séjours. Ils méritaient bien leur nom de palaces ; les verandas et avant-corps, les salons de réception et les escaliers d'honneur étaient particulièrement soignés<sup>4</sup>.

<sup>2</sup> Guide Sarty, *Nice à Monaco*, 1905, p.31.

<sup>3</sup> M.Boyer, *L'invention de la Côte d'Azur*, 2002, p.5 (Préface de M. Agulhon), et p.7 Introduction.

<sup>4</sup> Voir *De l'hôtel palais en Riviera*, 1985, album commandé par Jacques Medecin.

Villas et palaces azuréens juxtaposèrent tous les styles dans un échelon qui, lui aussi, est Belle Epoque. S'y côtoient notamment les sobres façades néo-classiques et les extravagances de ce qu'on appelle le style monégasque dont le Negresco est la plus récente illustration. Palaces et villas avaient une fréquentation fidèle d'hivernants réguliers. Cette constance dans la fréquentation et l'opulence de ces habitués était une facilité pour la gestion. En 1962, à Nice, j'avais organisé, dans le cadre de l'Institut d'administration des entreprises un colloque sur le thème : *Le caractère saisonnier du phénomène touristique*.<sup>5</sup> Plusieurs grands hôteliers (P. Augier, Agid, Tschann, Monnot...) intervenant dans ce débat historique avaient exprimé leur nostalgie de cette Belle Epoque de la gestion hôtelière où l'énorme investissement de départ était amorti en quelques années, où le personnel de grande qualité avait une garantie d'emploi en pratiquant la bi-saisonnalité (l'été dans les villes d'eaux et de bains).

Dans l'édification de la saison d'hiver, les mobiles et les plaisirs tiennent une grande place. Le mobile thérapeutique se précise, se peaufine au cours du XIXe siècle ; il est le premier à être contre-carré par l'invention suisse du climatisme d'altitude : Davos, Saint-Moritz, Leysin plutôt que Valescure ou Costebelle. Quant aux plaisirs, ils se diversifient. La promenade ne suffit plus ; s'y ajoute la pratique de nombreux sports : golf, tennis (introduction première à Cannes), régates (à Cannes encore), course de chevaux (les hippodromes se multiplient sur la côte à la Belle Epoque). La Côte d'Azur n'est pas seule comme destination d'hiver. Pau, au XIXe siècle, est une vraie ville anglaise. Son atout : la pratique de la chasse au renard ; et aussi le dynamisme de Britanniques installés là à demeure ; sous le Second Empire, Patrick O'Quin fut élu député-maire de Pau ! Que l'on songe aux efforts vains sous la IIIe République du baron Bishoffens pour se faire élire à Nice ! Pau, exceptionnelle pendant un siècle, connut le déclin dès 1880, donc bien avant Nice<sup>6</sup>.

L'apogée de la Côte d'Azur hivernale se voit dans l'édification d'infrastructures de prestige : jardins, promenades et plus encore les Casinos qui sont l'œuvre de grands architectes, où tout exprime le luxe, la richesse. Les hivernants doivent être éblouis pour mieux laisser leur or sur les tables de jeux. Les Casinos sont aussi les organisateurs des grandes fêtes hivernales, les introducteurs de spectacles innovateurs (les ballets russes de Montecarlo). Ch. Garnier construisit le Casino de Montecarlo, avec son étonnante coupole. Longtemps à Nice le Casino de la Jetée-Promenade et à Cannes, le Casino de la Croisette (où fut lancé le Festival du cinéma) furent les fleurons de cette Côte d'Azur hivernale.

## • La concurrence

Jamais la région méditerranéenne devenue plus tard la Côte d'Azur n'eut le monopole de l'hivernage élitiste. D'une certaine façon, Hyères et Nice, fin XVIIIe siècle, durent s'imposer face à d'autres villes, telles que Pise et Livourne. Au XIXe siècle où le ton était toujours donné par les Britanniques, Pau et ensuite Arcachon, Biarritz, puis Madère, Estoril attirèrent beaucoup d'hivernants.

La concurrence continuait en Méditerranée occidentale avec le développement décalé dans le temps des Rivières de Gênes. A partir des années 1860, avec les progrès de la navigation à vapeur et des chemins de fer transcontinentaux, la saison d'hiver connut une grande diaspora dont j'ai esquissé l'histoire dans le dernier chapitre de mon livre. Des villes d'hiver nouvelles, dans les îles méditerranéennes (Ajaccio, Taormine, Corfou...), sur les côtes méridionales (Alger, Alexandrie ...), au bord de l'Adriatique (Opatija...), de la Mer Noire

---

<sup>5</sup> *Actes* (412 p.) publiés en 1963 par la Pensée Universitaire.

<sup>6</sup> La mémoire anglaise est restée très forte à Pau. En 2005, avec l'interdiction de la chasse à courre dans le Royaume-Uni, des Britanniques se souviennent de Pau et y reviennent pour chasser.

(Yalta, Scotchi...) étaient, à la Belle Epoque, avant 1914, de grandes concurrentes pour la Côte d'Azur qui devait, de plus en plus, compter sur l'ancienneté de sa réputation, la diversité de sa végétation importée, l'attrait des jeux (Montecarlo...).

### • Le déclin

La Côte d'Azur résista à cette concurrence. Elle survécut à la grande secousse de la guerre de 1914-1918, mais pas à la crise de 1929. Les chutes d'effectifs se sont produits dès les hivers 1930 et 1931. Plus graves, les motifs structurels du déclin : ils tiennent au comportement des hivernants.

Dès les premières années du XXe siècle, il est évident que le succès de la Côte d'Azur lui fait perdre un peu de sa réputation de distinction. Plusieurs responsables s'en sont tôt alarmés. En 1907, le conseil d'administration de la Société des Bains de Mer de Monaco, constate : « La Côte d'Azur est tellement démocratisée que les grosses personnalités et les richards peu soucieux de se mêler aux foules vulgaires, désertent Montecarlo »<sup>7</sup>.

C'est dans ce contexte qu'il faut observer l'incroyable découverte de l'hiver nouveau de glisse, de neige et de glace qui, dès les années 1880 a conduit de riches Britanniques à s'essayer à « des plaisirs nouveaux » ; l'expression qui est d'Aldous Huxhy désigne notamment le ski alpin inventé par les Britanniques (A. Lunn). Dans les premières années du XXe siècle, des hôteliers azuréens envoyaient en Suisse « des espions » qui constataient qu'en effet, leurs clients hivernants se trouvaient maintenant à Davos, Saint-Moritz.

Cette grande déconvenue leur parut longtemps incompréhensible. Disons, pour faire bref, qu'ils attendirent longtemps le retour de la Belle Epoque, de ces décennies où la population d'hivernants représentait, en nombre, la moitié (et peut être davantage) de la population indigène permanente. Cent mille hivernants à Nice en 1914 ! De quoi faire rêver ! Les hôteliers et autres acteurs du tourisme azuréen ne perçurent pas immédiatement l'intérêt de leur nouvel atout : l'été méditerranéen. Je ne redirai pas ici les circonstances de cette invention de Juan-les-Pins, autour de 1925, due en partie à des Américains, Gould, Fitzgerald.... Cette novation s'effectue à côté des villes d'hiver. Certaines, Cannes surtout, virent l'intérêt de la nouvelle saison : l'été très vite à Cannes égale en importance l'hiver. Beaucoup s'interrogeaient trop longtemps ; en 1930, il fallut une grande réunion d'hôteliers azuréens pour que soit prise la décision d'ouvrir les hôtels l'été. Des villes d'hiver comme Hyères et Menton tardèrent beaucoup dans la reconversion.

Et c'est ainsi que l'une des images fortes de la saison d'hiver dans le Midi, est celle que donnait en 1945, le responsable touristique J. Viers qui déclarait que « la Côte d'Azur est un cimetière d'hôtels ».

---

<sup>7</sup> Rapport mars 1907, Arch. Nat. 65 AQ 1121.

